

léon bloy exégèse
des lieux communs



Extrait de la publication



idees/gallimard

1000

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© Mercure de France, 1968.

Le Bourgeois obsède les écrivains du XIX^e siècle. Son incompréhension de l'art les irrite : elle justifie les reproches, les colères, les injures. Sa bêtise les fascine. On l'observe, on le peint. Le voici sous les traits de Joseph Prudhomme, de Bouvard, de Pécuchet, de Tribulat Bonhomet... parangon de sottise ou « tueur de cygnes ¹ », et souvent l'un et l'autre. Plus ou moins consciemment, Léon Bloy suit une tradition lorsqu'il entreprend l'Exégèse des lieux communs. Il veut faire le Dictionnaire, non pas des Idées reçues, comme Flaubert, mais des formules figées qui sont « la langue du Bourgeois ² ». Heureux s'il pouvait, en révélant leur sens, les rendre inutilisables. « Obtenir enfin le mutisme du Bourgeois, quel rêve ³ ! »

Une telle tentative se justifie, dit Léon Bloy, par la pauvreté même de ce langage :

Le vrai Bourgeois, c'est-à-dire, dans un sens moderne et aussi général que possible, l'homme qui ne fait aucun usage de la faculté de penser et qui vit ou paraît vivre sans avoir été sollicité, un seul jour, par

1. C'est le titre du premier récit du *Tribulat Bonhomet*, de Villiers de L'Isle-Adam.

2. Première série, CVIII, voir p. 178.

3. Voir p. 33.

le besoin de comprendre quoi que ce soit, l'authentique et indiscutable Bourgeois est nécessairement borné dans son langage à un très petit nombre de formules ¹.

En faire l'inventaire, montrer ce qu'elles cachent, tel est le but. Quels que soient les ambitions réelles et le sens profond de ce livre, il n'en faut pas perdre de vue les intentions satiriques. L'esprit bourgeois s'est fixé là, dans « des matériaux de bêtise indestructible ² ». Les accumuler, les analyser, revient à faire un portrait, ou pour reprendre un mot de Bloy, une « configuration ³ » du Bourgeois. Œuvre définitive! « Rien n'est éternel, disent-ils. Cependant, ô Bourgeois, ta sottise a bien le caractère de l'éternité ⁴. »

« Ce sera, dans son ensemble, un livre terrible sous son apparente et voulue cocasserie ⁵. » L'affirmation vaut aussi bien pour la « première série », publiée en 1901, que pour celle de 1913. Terrible, moins par la satire, si féroce soit-elle, que par les révélations qu'il contient. Ainsi pense Léon Bloy dès l'origine. Faire une exégèse, n'est-ce pas dépasser les apparences pour atteindre l'Absolu? La vérité des êtres apparaît alors, et leur grandeur ou leur pauvreté réelles. Or les Bourgeois, qui méprisent le Pauvre, sont « eux-mêmes, au spirituel, des guenilleux, des truands, des besaciers, des calamiteux, des claquedents, des marmiteux, des pouilleux, des couche-tout-nu sous le pont aux ânes de la gueuserie universelle, des assistés lamentables de la bêtise et de la vilénie modernes exprimées par les lieux communs dont ils font usage ⁶ ».

1. *Ibid.*

2. Deuxième série, LXXXI, voir p. 378.

3. Il a intitulé son article sur Renan dans *Propos d'un entrepreneur de démolition* : « Configuration du savantasse. »

4. *Ibid.*, LXXVI, voir p. 372.

5. *Lettres à Philippe Raoux*, Desclée de Brouwer, p. 170.

6. Deuxième série, CXIX, voir p. 421.

L'intention réelle est au-delà encore de cette révélation. L'exégèse, telle que la pratique Léon Bloy, s'appuie sur l'affirmation d'un symbolisme universel. Dès *Le Désespéré*, et même dès *Le Révéléateur du Globe*, il lui est apparu que tout événement, tout geste, fût-il libre, était un signe, un des éléments de cet ensemble mystérieux qu'il nous appartient de déchiffrer. Si l'Histoire est « un livre insoupçonné et plein de mystères ¹ », si chacun de nos actes a un sens dans l'Absolu, à plus forte raison toute parole, car la Parole est divine. Cette vérité banale, sur le plan psychologique, que nous ne savons jamais ni le sens ni la portée exacts de ce que nous disons, prend une force nouvelle lorsqu'on admet que « nous ignorons toujours la limite du naturel et du surnaturel, du visible et de l'invisible ² ». Ce pouvoir des mots, que nous soupçonnons dans la prière — et dans la poésie — ne disparaît pas dans la vie quotidienne. Quand il s'agit des « lieux communs », la répétition même attire notre attention; Léon Bloy le note dès 1892 :

A propos des lieux communs dont je veux, un jour, élaborer l'Exégèse, je dis à de Groux que telle parole banale, éternellement ressassée par les imbéciles, est une affirmation prodigieuse de leur néant et que, par conséquent, elle est divine ³.

L'idée est identique dix ans plus tard, l'expression plus claire : lorsqu'un Bourgeois s'exprime dans ce langage usé, dit Léon Bloy,

qu'arriverait-il si on lui prouvait instantanément que l'un ou l'autre de ces clichés centenaires correspond à quelque Réalité divine, a le pouvoir de faire osciller les mondes et de déchaîner des catastrophes sans merci ⁴!

1. *Le Désespéré*, t. III, p. 132.

2. *Journal*, t. I, p. 166.

3. *Ibid.*, t. I, p. 27.

4. Voir p. 34.

Derrière les « lieux communs » se cachent des vérités qu'il faut tenter de découvrir.

Léon Bloy, naturellement, va aux extrêmes ; par tempérament sans doute, mais aussi parce qu'il est persuadé qu'on « ne voit bien le mal de ce monde qu'à la condition de l'exagérer » :

Dans l'Absolu, il ne peut y avoir d'exagération, et, dans l'Art qui est la recherche de l'Absolu, il n'y en a pas davantage... Il en est ainsi pour le moraliste, le philosophe et même l'historien ¹.

Moraliste dans cette exégèse, il suit délibérément ce penchant. Dès lors, l'idée la plus simple se présente : ces formules ne signifieraient-elles pas exactement le contraire de ce qu'elles paraissent dire ? Aussi bien saint Paul affirme que « nous voyons tout à l'envers, dans un miroir ² ». Ce qui est vrai pour l'Histoire l'est encore pour le langage.

Certains « lieux communs » se prêtent admirablement à une telle explication. Le premier, par exemple : « Dieu n'en demande pas tant ! » Ce qui veut dire qu'il ne demande rien. En réalité, il veut tout : « Moi, je demande vos peaux, sales canailles ! leur dira Quelqu'un. » Ou cet autre : « Pauvreté n'est pas vice » alors qu'elle est « l'unique vice, le seul péché, l'exclusive noirceur, l'irrémissible et très singulière prévarication ». « C'est ainsi que vous l'entendez, n'est-ce pas, précieuses Crapules qui jugez le monde ? » Pour d'autres, le mouvement est moins net. Léon Bloy tente alors, en rapprochant des images, en illustrant son « texte » d'un court récit, d'en rendre au moins sensible le mystère. Exégète de l'histoire, il savait bien déjà que nous ne pouvons pas vraiment

1. *Journal*, t. III, p. 314, 11 septembre 1912.

2. *Journal*, 29 décembre 1907. Voir J. Petit, *Léon Bloy*, Desclée de Brouwer, p. 48 sq.

comprendre : « Il faut prendre son parti de n'obtenir jamais que d'intermittents éclairs ¹. »

J'ai dit seulement, et ce travail n'a pas d'autre objet, que le Bourgeois est un écho stupide, mais fidèle, qui répercute la Parole de Dieu, quand elle retentit dans les lieux bas ; un sombre miroir plein du reflet de la Face renversée de ce même Dieu, quand il se penche sur les eaux où gît la mort ².

S'il n'est pas toujours possible de tout expliquer, la certitude n'en reste pas moins que « le Bourgeois profère, à son insu, continuellement et sous forme de Lieux communs, des affirmations très redoutables dont la portée lui est inconnue ³... »

Le projet d'écrire un tel livre était à la fois séduisant et effrayant. Rien ne le montre mieux que les réactions de Bloy lorsqu'il en rêve ou y travaille, et ses réticences. Il en fut longtemps préoccupé ; les dates le prouvent : on sait que les deux « séries » furent publiées à douze années d'intervalle : 1901, 1913. Encore l'indication est-elle trompeuse, puisqu'il a confié cette idée à de Groux en mai 1892 et qu'il ne serait pas bien difficile de la voir apparaître bien plus tôt, dès 1887, dans le Désespéré.

Elle appartenait à ce peuple de Paris que la sottise bourgeoise a plus profondément pénétré qu'aucun autre, et qui la reproduit en relief, comme l'empreinte du cachet reproduit le creux de l'intaille. Il n'était pas nécessaire de la faire bavarder longtemps pour voir défilier tous les lieux communs et toutes les rengaines qui constituent, depuis cent ans au moins, le trésor public de l'intelligence française : « Dieu n'en demande pas tant. — La religion, c'est de ne faire de

1. *Le Salut par les Juifs*, chap. XIII.

2. Première série, XXXIV, voir p. 87.

3. *Ibid.*, XXV, voir p. 77.

tort à personne. — Quand on est honnête, on n'a pas besoin de se confesser. — Quand on est mort, on n'a plus besoin de rien. Etc. ¹. »

En 1892, les intentions sont plus précises, le titre et l'idée mêmes du livre sont notés. Cinq années s'écoulent pendant lesquelles Léon Bloy compose des œuvres importantes : Le Salut par les Juifs, Sueur de sang, Histoires désobligeantes, La Femme pauvre. Mais parfois, dans son Journal, il relève un « lieu commun », le traite en quelques lignes. Dans les autres œuvres, on découvrirait aussi aisément ce désir persistant de dénoncer le langage bourgeois, la prétendue « sagesse des nations ». Il commence le 30 septembre 1897, mais abandonne ce travail à la trentième page un mois plus tard ². Il ne reprendra son manuscrit que le 5 juin 1901.

Depuis peu de temps, il est revenu en France avec sa famille, après un séjour au Danemark qui a duré dix-sept mois. Il s'est installé à Lagny, qui deviendra dans le Journal, « Cochons-sur-Marne », « ville de bourgeois infâmes, écrit-il à René Martineau, où il fallut que fussent écrits mes Lieux communs ³... ». Sans doute était-il nécessaire en effet qu'une opposition vive au milieu où il vivait, accentuât sa verve satirique. Six mois durant, ce travail lui est agréable. « Mon exégèse, dit-il plein d'enthousiasme, en décembre, est en train de devenir un livre des plus extraordinaires ⁴. » Un mois plus tard, le ton est tout autre :

Exégèse des lieux communs. Depuis bientôt huit mois que j'y travaille, il est temps que ce livre s'achève. C'était le plus difficile de tous et celui qui m'a le plus coûté. Mais je suis loin d'avoir fini et ma fatigue est grande ⁵.

1. *Le Désespéré*, t. III, p. 318.

2. *Journal*, 30 septembre 1897.

3. *Lettres à Martineau*, février 1902, p. 114. Éditions de la Madeleine, Paris.

4. *Ibid.*, p. 100, 2 décembre 1901.

5. *Journal*, 14 janvier 1902.

Même plainte dans les lettres : « Cette Exégèse... je ne saurais dire combien j'ai hâte d'en être délivré ¹. » Certaines circonstances, certaines difficultés expliquent cet état d'esprit. Une lassitude, malgré tout, est sensible, qui vient du livre même.

L'espoir renaît, aussitôt le livre achevé. Vallette l'a lu, des fragments en sont publiés dans le *Mercure de France*, l'éditeur croit au succès, à la possibilité d'atteindre un public plus large. Léon Bloy en rêve : « J'espère beaucoup de ce livre qui est indiscutablement ce que j'ai fait de plus original ². » La vente d'un livre peut entraîner celle des autres ; peut-être pourra-t-on enfin éditer *Belluaires* et *Porchers*, prêt depuis si longtemps ³. Pourquoi n'y aurait-il pas une suite à ce volume ? « Si l'Exégèse réussit, je ferai tout de suite une seconde série, avec bonheur ⁴. » Déjà Léon Bloy amasse des matériaux, demande à ses amis, à René Martineau par exemple, de lui signaler d'autres « lieux communs ». Tout est possible, même un « succès immédiat », un « succès foudroyant ⁵ ». A mesure qu'approche la date de parution, l'enthousiasme baisse. Bloy sait qu'il n'aura pas de succès. Il note, un peu plus tard, comme une évidence, ce que lui annonce Vallette : le livre se vend bien... comme les autres... à mille exemplaires.

Dix ans plus tard, alors qu'il vient de terminer *L'Ame de Napoléon*, il commence la « deuxième série ». S'il faut l'en croire, c'est un peu à regret, « furieusement harcelé par quelques amis ⁶ », qu'il reprend ce travail. Lentement d'ailleurs : le 30 juin, Martineau a entendu la lecture du premier chapitre ; en novembre l'ouvrage

1. A Martineau, p. 109, 28 janvier 1902.

2. *Journal*, 8 avril 1902.

3. A Martineau, p. 117, 7 mars.

4. *Ibid.*, p. 119.

5. *Ibid.*, p. 129.

6. *Journal*, 22 novembre 1912, III. p. 243.

est encore peu avancé. Léon Bloy insiste sur ses difficultés, dans son Journal, le 28 novembre :

Travail terrible que ces *Lieux communs* et qui me remplit de crainte. Il faudra que je sois très singulièrement secouru pour ne pas ressasser les mêmes idées et les mêmes formes, pour trouver de temps en temps, au milieu de cette boue, un tremplin d'où je puisse bondir.

Et le même jour dans une lettre à Philippe Raoux :

L'injustice n'est pas belle à voir, sans doute, mais quelle force peut inspirer sa face morne et cruelle à ceux qui sont capables de la regarder sans peur!

Le nouveau livre que je viens d'entreprendre et qui m'occupera tout l'hiver vous le dira. Moi aussi je descends chaque jour dans les galeries souterraines et redoutables où m'apparaissent des figures de démons. J'y descends pour qu'on puisse dire de moi comme du Dante que j'ai vu l'enfer. Je vous assure qu'il faut de l'intrépidité et une rude confiance en Dieu pour accomplir de telles explorations.

D'autres ont voulu montrer le dessous des mœurs, lequel est pour ainsi dire, à fleur de sol. Moi, je voudrais montrer le *dessous* du langage qui ne peut être rencontré qu'à une effroyable profondeur¹...

Peut-être en prenant plus nettement conscience du sens de sa tentative, Léon Bloy en mesure-t-il mieux les difficultés. Car cette lettre est la plus claire définition de l'Exégèse des Lieux communs.

Les mêmes mouvements apparaissent que pour le premier volume. Le courage, voire l'enthousiasme, lui viennent. « Je suis un peu plus mûr qu'il y a dix ans, écrit-il à Termier, et je crois que cette série sera plus intense que la première². » Puis brusquement, la lassitude. Fin

1. A Raoux. p. 156.

2. A Termier, p. 180, 2 décembre.

janvier, si l'enthousiasme a passé, la confiance demeure encore :

Quand vous lirez ce livre, connaissant mes tribulations et mon état actuel de trouble et d'inquiétude, vous serez probablement étonné de me voir tant de bonne humeur, au moins apparente. Moi-même je n'y comprends rien... Il faut croire qu'il y a un dédoublement singulier de ma personne triste et du prédicateur exceptionnel que Dieu a mis en moi ¹.

Il n'en parle guère dans les mois qui suivent, mais le 12 avril confie à Philippe Raoux son impatience et son ennui :

Je suis impatient de finir cet ouvrage qui m'exténue. Je ne me souviens pas d'avoir accompli une besogne plus douloureuse, étant forcé de mettre les sentiments réels de mon âme en conflit perpétuel avec l'abominable muflerie contemporaine ².

Cette œuvre, il est vrai, peut lui paraître moins importante que celles qu'il vient d'écrire, Le Sang du pauvre, ou L'Âme de Napoléon. Ce n'est qu'apparence ; dans la même lettre précisément il parle de « l'apparente et voulue cocasserie » de ce « livre terrible ». Au vrai, comme le premier, ce livre l'ennuie à finir. Aussi quarante-huit heures après avoir écrit cette lettre, il conclut brusquement, comme il le note dans son Journal :

14 avril 1913. Fin de mon *Exégèse des lieux communs* (nouvelle série). Assommé de ce travail et pour prendre congé de mes lecteurs, je me décide à grouper les lieux communs qui me restent encore sur la conscience et à les empiler tels quels dans un *post-scriptum* impertinent au profit de l'homme courageux qui serait tenté de continuer mes explications ou mes gloses.

1. A Raoux, p. 166.

2. *Ibid.*, 170.

Le dernier chapitre s'intitulera ironiquement : « J'en passe et des meilleurs. »

« *Le spectacle des imbéciles m'a coûté les yeux de la tête* », dit Léon Bloy dans une dédicace manuscrite de l'Exégèse des lieux communs. Pour l'un et l'autre des volumes, on l'a vu, l'ennui assez vite remplace l'enthousiasme. Mouvement bien naturel sans doute, mais ici brutalement marqué et avoué. Deux raisons l'expliquent, semble-t-il. La contemplation de la bêtise, la description et l'analyse de la « *musflerie contemporaine* » deviennent vite insupportables. « *La bêtise n'est pas mon fort* », aurait-il pu dire lui aussi¹. Elle n'est pas non plus inépuisable. Au dégoût s'ajoute assez vite une impression de monotonie. Léon Bloy a bien noté ces deux réactions : crainte de ressasser les mêmes idées, répugnance devant l'accumulation de sottises toujours renouvelées.

De telles impressions n'ont aucune influence immédiate sur l'ouvrage ; on ne voit nullement dans les dernières pages de l'une ou l'autre des deux « *séries* » la lassitude se manifester. Bien au contraire, le ton tend à devenir plus vif, par une sorte de défense. Mais il est sûr que l'écrivain très vite sentit qu'il fallait donner à cette succession de « *lieux communs* » une variété formelle ; les idées profondes ne pouvant guère être différentes. Aussi certaines exégèses demeurent-elles abstraites, tandis que d'autres prennent la forme d'une « *parabole* », où l'on retrouve souvent l'âpre verve des Histoires désobligeantes. Le ton et le rythme ne varient pas moins. Les unes sont brèves et vives, d'autres complaisamment développées. D'autres rejoignent dans la violence brutale les pages les plus éclatantes du Désespéré ou de La Femme pauvre. Certaines ont une ironie qui n'est pas tellement habituelle dans l'œuvre de Bloy. Ici ou là enfin perce une sorte de bonne humeur ; non point le rire vrai que le sujet ne

1. On sait que c'est la première phrase de *Monsieur Teste*.

permet guère, mais une férocité joviale dans la peinture ou l'évocation de certains types de Bourgeois. Sans doute est-ce ce que Bloy voulait dire lorsqu'il parlait de la « co-casserie » apparente qu'il avait cherchée.

Une question se pose à laquelle il est bien difficile de répondre. Le livre répond-il au dessein annoncé par l'écrivain ? Oui, si l'on admet que Léon Bloy n'a jamais prétendu découvrir derrière chaque lieu commun une vérité absolue et clairement exprimable, qui en montrerait la profondeur effrayante et insoupçonnée. Il eût souhaité certes, pouvoir le faire, comme il eût aimé à saisir la signification exacte de chaque événement historique, ou à lire dans sa propre vie — son Journal en témoigne — le dessein divin ; mais il savait bien aussi que cette vision purement spirituelle ne pouvait lui être donnée. Comme l'exégèse historique se muait parfois en une mélancolique contemplation de la grandeur et de la souffrance, l'exégèse des lieux communs revient à la satire.

Mais la satire — qu'on ne n'y trompe pas — n'est pas essentielle ; simple moyen de réduire au néant cette apparence sur laquelle vit le Bourgeois et qu'il prend pour la réalité, de nous faire sentir derrière elle la vraie réalité, qui est spirituelle et absolue. C'est pourquoi, curieusement, le volume s'achève non pas sur un dernier et féroce portrait du sot Bourgeois de ce siècle stupide, mais sur un rêve, celui du Paradis perdu, qui à lui seul rend au livre son équilibre.

Jacques Petit.

Exégèse
des Lieux communs

PREMIÈRE SÉRIE

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.
Les Animaux malades de la peste.

-  littérature
-  philosophie
-  sciences
-  sciences humaines
-  idées actuelles
-  arts

léon bloy : exégèse des lieux communs

“ Le vrai Bourgeois, c'est-à-dire, dans un sens moderne et aussi général que possible, l'homme qui ne fait aucun usage de la faculté de penser ”, écrit Léon Bloy (1846-1917), pour expliquer la tentative qu'il a entreprise en écrivant ce livre.

Il veut faire le dictionnaire, non pas des idées reçues, comme Flaubert, mais des formules figées qui sont “la langue du Bourgeois”. Heureux s'il pouvait, en révélant leur sens, les rendre inutilisables. “Obtenir enfin le mutisme du Bourgeois, quel rêve !”

Extrait de la publication